

Le bébé : un personnage expérimental

Isabelle Galichon

Numéro 115, hiver 2020

Précisions sur les sciences dans l'oeuvre de Marie Darrieussecq

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1067887ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1067887ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galichon, I. (2020). Le bébé : un personnage expérimental. *Dalhousie French Studies*, (115), 107–114. <https://doi.org/10.7202/1067887ar>

Résumé de l'article

Cet article vise à mettre en évidence, au coeur de l'écriture de soi du Bébé, l'approche expérimentale de l'écriture de Marie Darrieussecq. La maternité devient une expérience scientifique et l'écrivain se transforme en observateur attentif d'un phénomène à la fois naturel et saugrenu : la naissance d'un bébé. Cependant, se pose un certain nombre de problèmes, et plus particulièrement, comment appréhender d'un point de vue scientifique le couple mère-bébé. Il s'agira alors de s'intéresser aux caractères scientifiques de l'expérience – la temporalité, la méthode employée et la place de l'observateur – afin de tirer du dispositif d'écriture les composantes poétiques du récit de soi de Marie Darrieussecq.

Le bébé : un personnage expérimental

Isabelle Galichon

Si l'on pose le regard sur cette expérience à la fois si singulière mais tellement commune qu'est la maternité, expérience qui suscita l'écriture puis la publication en 2002 du récit *Le Bébé*, on prend conscience que peu de choses dans la mise au monde d'un enfant coulent de source. La maternité, que l'on pense si évidente, relève dès ce qui l'inaugure – la naissance – d'une incongruité que suggère le constat de Marie Darrieussecq : « Comment était-ce possible, qu'il soit sorti de moi ? La péridurale fait que les pères en sont mieux sûrs que les mères : eux peuvent voir » (42). Cela peut paraître effectivement saugrenu si l'on accepte de se départir des représentations sociales du *naturel* de la maternité : l'évidence nous projette alors dans l'absurde. Allan Diet, dans un article consacré à André Gide, Albert Camus et Louis Guilloux, propose une définition tout à fait intéressante du saugrenu comme « loi du dérèglement perpétuel » : le saugrenu, précise-t-il, « n'est que cela, un rien qui se dégage de l'anodin, en montre l'absurdité inhérente jusqu'alors invisible ; recréation à partir de la continuité, le saugrenu fait que l'éternel recommencement du quotidien devienne re-commencement. » (§22). Ainsi, d'une part, le saugrenu émanerait, jaillirait d'une situation ordinaire par le truchement d'un détail qui en manifesterait l'absurdité. La maternité, phénomène si commun d'un point de vue biologique, sociologique et politique, devient, lorsqu'on l'*expérimente*, saugrenue, car penser qu'un corps individué puisse sortir de soi n'est ni anodin, ni logique, et peut même sembler plutôt absurde. D'autre part, la naissance d'un enfant peut paraître aussi saugrenue car elle manifeste un re-commencement dans le sens d'un « éternel recommencement du quotidien » : le temps de la maternité relève d'une temporalité autre. À la lecture du *Bébé*, on se rend très vite compte qu'il existe bel et bien un « avant » et un « après » la naissance du bébé comme le formule l'auteure : « Avant, ce n'est pas que je n'aimais pas les bébés ; c'est qu'ils n'existaient pas » (13), ou bien encore « Avant, les bébés étaient surtout des corps, bruyants, sales, bavant, rarement jolis » (15). Mais entre cet « avant » et ce qui suit la naissance, réside « ce temps du bébé », « ce bain de lait » comme un temps intermédiaire, un entre-deux, sorte de sas de rétention, de décompression ou de dépression, c'est selon. Le « temps du bébé » serait cette expérience transitoire d'acclimatation, de familiarisation, de « quotidiennisation », et l'on emprunte ici l'expression de Bruce Bégout dans *La Découverte du quotidien* (224)¹. C'est un temps pour passer du saugrenu à la normalité de la présence du bébé, une « autre allure de vie » (66) selon Georges Canguilhem, puisque on ne naît pas mère, on le devient, contrairement aux injonctions sociales : la maternité ne va pas de soi, elle impose de travailler à un devenir-mère.

Aussi Marie Darrieussecq, comme beaucoup de mères en devenir, en apprentissage, constate-t-elle que « [c]'est incompréhensible », que « sa présence [celle du bébé] est stupéfiante ; est incompréhensible » (13). Pour répondre à ses inquiétudes, elle va s'atteler à résoudre ce problème complexe en l'abordant par son versant scientifique, en mettant en œuvre une expérience : face à l'altérité de la maternité, l'écriture devient une technique pour appréhender une expérience scientifique. En 1856, avant la publication en 1865 de *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard, Michel-Eugène Chevreul définit ainsi la méthode expérimentale :

1 Il serait intéressant de penser – de façon paradoxale – cette expérience de familiarisation du « devenir-mère » avec celle du deuil qui, elle aussi, est temporaire et relève d'un temps de quotidiennisation pour apprivoiser une altérité qui procède alors de la perte.

Un phénomène frappe vos sens ; vous l'observez avec l'intention d'en découvrir la cause, et pour cela, vous en supposez une dont vous cherchez la vérification en instituant une expérience. Le raisonnement suggéré par l'observation des phénomènes institue donc des expériences [...] et ce raisonnement constitue la méthode que j'appelle expérimentale, parce qu'en définitive l'expérience est le contrôle, le critérium de l'exactitude du raisonnement dans la recherche des causes ou de la vérité. (27-9)

Ainsi, Darrieussecq, frappée par la naissance de son premier enfant, va mettre en œuvre une expérience d'écriture fondée sur l'observation afin d'élucider la question : « qu'est-ce qu'un bébé ? » Nous tâcherons donc de définir ce que la méthode expérimentale apporte à l'écriture autobiographique face à l'expérience du saugrenu.

Le personnage du bébé cesse d'être simplement son enfant et devient aussi un objet de recherche à partir duquel elle avance des hypothèses, pose des questions, dresse des constats. En effet, si l'on reconnaît à ce bébé comme qualité d'occuper l'espace, mérite-t-il néanmoins d'avantage de considération que l'usage de l'indéfini « ça » ? Si le bébé est une personne, comme on nous l'assène, qu'a-t-il de bien différent de la progéniture des autres animaux pour lesquels Darrieussecq avoue qu'elle a une préférence ? Qui est donc ce bébé ? Objet expérimental, objet de recherche, c'est ce que nous essaierons d'élucider dans un premier temps. Puis, il s'agira de prendre en compte la méthode mise en œuvre par l'écrivaine, afin de considérer la spécificité de ce « temps du bébé », pour analyser enfin ce que la méthode expérimentale fait à l'écriture autobiographique.

Un objet de recherche : Le couple bébé-mère

Si le propos du récit vise bien à caractériser ce qu'est un bébé, Darrieussecq tente certaines définitions : « Lui, le bébé, est cette créature inouïe, secrète, totale et floue, en devenir » (84). Le bébé n'est donc pas « un bébé », ni même « bébé », mais bien « Le bébé » : la narratrice précise que le « maintien de l'article défini » constitue un acte de résistance face à une infantilisation du couple mère-enfant ; en effet « l'absence d'article est comme certains tutoiements, un chantage à l'intimité, et un mépris de la pensée » ; « 'Et comment va bébé ? Bébé a bien mangé ?' » (43). Très vite on comprend donc que le bébé est à la fois ce bébé que Darrieussecq apprivoise, qui va devenir son bébé, mais encore le petit d'homme, une catégorie qu'il s'agit d'appréhender dans une tension entre une intimité nécessaire – Marie Darrieussecq en reste bien la mère – et un regard distancié, une tentative de neutralisation de cette familiarité. Le bébé est donc un objet de recherche particulier puisqu'il est lié au niveau affectif à son observatrice, ce qui pose problème sur le statut de l'auteure dans cette expérience, et sur celui de l'expérience, mais nous y reviendrons. De même, il faut noter que, si le sexe du bébé relève de l'évidence – c'est un garçon ce qui suscite l'émerveillement de sa mère –, la question du genre est soulevée à partir d'un intérêt très marqué pour l'enfant sauvage : « Quel était le 'genre' de l'enfant sauvage ? » (45) se demande-t-elle.

Le bébé se définit par sa présence : c'est un « corps surgi » (97) et il garde de ce surgissement une forme de puissance active qui rompt avec une passivité inhérente au corps du nourrisson : la présence du bébé relève donc d'une tension entre un état passif du corps et la puissance de son existence. C'est une puissance paradoxale puisqu'il incarne, en même temps, une vulnérabilité extrême, une dépendance absolue : « Mon pouvoir sur lui est stupéfiant » (18), reconnaît sa mère. Cependant, force est de constater que sa seule présence transforme les conditions de vie de l'auteure : « Le bébé m'empêche d'écrire en se réveillant. [...] Le bébé m'empêche de fumer et de boire parce qu'il me tête » (14) ; mais encore « Ces deux premiers mois, je n'étais au monde qu'à demi, n'entendant qu'à demi ce qu'on me disait, ne voyant qu'à demi les gens, lisant mal les livres. La moitié de mon cerveau était à lui » (32). Le bébé incarne donc la puissance des faibles. Néanmoins, si son corps a une capacité d'action limitée, son esprit est agissant : « c'est un être humain », en

convient l'auteure au bout de 114 pages, « Il réfléchit, il scrute, il organise, il songe » (114). Il dispose aussi d'un « savoir » : « En deux mois, il est devenu un professeur de la tétée. C'est son savoir, son expérience, ce qu'il fait mieux que nous » (31). Mais le bébé n'est pas l'enfant et c'est là un paradoxe puisque si l'*infans* est censé ne pas parler, cela correspondrait mieux alors à la définition du bébé qui devient un enfant en prenant la parole. Le bébé bèle, grogne, babille, produit des « aah », et des « areu » sortent bien de sa bouche mais il ne parle pas. Il est privé du langage des hommes et donc privé d'accès au monde : aussi pourrions-nous reprendre à notre compte l'interrogation politique de Gayatri Spivak : « Can the baby speak ? »² Si le bébé est un grand absent de la littérature puisqu'il ne parle pas, il est aussi absent du monde puisqu'il parvient difficilement à « faire monde » : son existence n'est que fugace puisqu'il n'existe que dans son apparaître. Le bébé est là, il occupe l'espace. Il disparaît, que persiste-t-il de lui ?

Mais si le bébé ne parle pas, c'est la parole de l'écrivaine qui le dit, qui le façonne, le poétise. Or Darrieussecq parvient non pas à parler « à la place du bébé » ce qui serait détourner sa nature, mais à parler « pour lui », à l'intention des bébés, en le disant : c'est un acte de parole qui ne s'exprime pas « à la place de » mais « en faveur de » au sens où Antonin Arthaud et William Faulkner, nous rappelle Gilles Deleuze, parlaient pour les analphabètes et les idiots (Deleuze et Parnet, 22 : 40). Aussi, pour répondre à la question que l'on se posait précédemment sur la validité scientifique du statut de l'écrivaine-observatrice, faut-il reconsidérer l'objet de recherche qu'est le bébé et faire le constat qu'il est caractérisé par son incomplétude : le bébé n'est, en réalité, objet de recherche dans le récit de Marie Darrieussecq, qu'associé à sa mère. Frédéric Worms reprend, à ce sujet, l'analyse de Winnicott et la poursuit : « 'Un bébé cela n'existe pas' dit l'une des formules les plus célèbres de Winnicott ; ce qui existe c'est 'l'unité primitive du bébé et des soins maternels' (il ne dit pas 'de la mère'). [...] [C]e dont il s'agit c'est de l'individuation d'un soi subjectif appelé à se représenter lui-même mentalement et comme un 'esprit' » (149). Marie Darrieussecq, afin de faire de son bébé un personnage expérimental, doit donc mettre à distance ses sentiments pour son enfant mais plus encore se dédoubler pour observer la mère en elle. C'est donc bien le bébé *et* la maternité, « les soins maternels » comme moyen d'accès au monde pour le bébé, qui constituent l'objet de recherche de l'expérience menée par Darrieussecq.

Le temps de l'expérience : une temporalité discrète

De même, l'un des paramètres essentiels dans l'expérience de la maternité réside, comme nous avons commencé à le voir, dans le temps. En effet, d'une part, c'est une expérience temporaire, éphémère et l'auteure en prend très vite conscience, cela ne dure pas. Dès la deuxième page, elle affirme : « J'ai cessé de désespérer quand j'ai compris que ce temps-là serait court, qu'il ne durerait pas toute la vie » (12). D'autre part, le temps accède à un autre régime temporel et on en tire une autre perception. Il existe une temporalité propre « au temps du bébé » que l'on pourrait caractériser comme une *temporalité discrète* selon les deux acceptions de l'adjectif discret.

C'est effectivement un temps où la mère disparaît du monde dans un double mouvement. Comme nous l'avons vu précédemment, elle se met en retrait puisqu'elle se livre, se donne à moitié au bébé ; mais encore, elle constate que le « monde du dehors » (12) se retire de son existence dès l'arrivée du bébé. Marie Darrieussecq le perçoit assez rapidement puisqu'elle considère dans un premier temps avec amusement l'obstination de son traducteur allemand à ne lui parler que de travail : il persiste à l'intégrer dans le monde

2 En effet, Gayatri Spivak, dans son ouvrage *Can the Subaltern Speak ?* – traduit en français aux éditions Amsterdam en 2009 – s'interroge sur la visibilité du discours des subalternes et il s'agit ici d'associer le bébé au rang de ces sans-voix dans la mesure où il ne bénéficie d'aucune représentation politique et sa voix est prise en charge par ses parents.

et son insistance la fait sourire. Mais elle comprend vite les bienfaits de la portée de son geste : « Je le trouvais comique, un peu dérangé d'esprit. C'est à cette obstination de certains qu'a tenu, pendant cette période, mon équilibre mental » (14). Le temps du bébé est donc une temporalité discrète puisque la mère se transforme en fantôme, elle atteint une discrétion telle qu'elle perd une certaine visibilité dans le monde : à l'image du bébé, elle n'existe que dans son apparaître et disparaît dès lors qu'elle se consacre, dans l'intimité, aux soins maternels.

Le temps du bébé est donc aussi une temporalité discrète pour son caractère discontinu, au sens mathématique du terme : selon le dictionnaire en ligne du *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales*, une quantité est discrète si elle est « composée d'éléments discontinus, séparés, distinct » (s. p.). Le temps du bébé est binaire : il est éveillé/il dort. Et l'existence de la mère s'exprime en négatif. Lorsque le bébé dort, la mère vit, et vice-versa. Marie Darrieussecq cite alors Annie Ernaux dans *La Femme gelée* : « Deux années, à la fleur de l'âge, toute la liberté de ma vie s'est résumée dans le suspense d'un sommeil d'enfant l'après-midi » (14). Cette nouvelle temporalité fragmentée s'instaure de façon abrupte, dès le début : elle est « divisée en six à peu près, ni jour ni nuit, une ou deux heures pour la tétée, le change, le rendormissement, une heure ou deux de sommeil, et on recommence » (12). Régime temporel fractionné, régime de la répétition, régime du recommencement. Le temps de l'existence est alors discontinu, discret aussi bien pour le bébé que pour la mère.

Cependant, de la discontinuité ne résulte pas une instabilité marquée par un changement de rythme, mais davantage le retour du même, comme un éternel retour : « Je me réveillais, je me rendormais, il faisait jour, il faisait nuit, personne ne m'avait prévenue que ce serait si ennuyeux – ou je n'y avais pas cru » (98). C'est donc la perception d'un présent qui se répète plus qu'il ne dure. Ce temps revêt une temporalité particulière qui constitue une expérience existentielle en soi : le temps du bébé, c'est l'expérimentation du présent comme « dimension de notre être » au sens où Merleau-Ponty définissait le temps (*Phénoménologie de la perception* 472). Aussi pourrait-on affirmer que Darrieussecq échappe à cette temporalité dès lors qu'elle devient capable de faire acte de mémoire, recompose et actualise son passé. Elle demeure dans un présent du passé mais agit et impose sa propre temporalité si bien que ses souvenirs – certes souvenirs-écrans – émanent d'un artefact : « Je me rappelle mieux les photos du bébé que le bébé lui-même » (83). Le temps du bébé est donc un temps augustinien qui s'inscrit dans un présent, une présence au monde.

Méthode : appréhension par les sens – L'observation

Quelle est alors la méthode adoptée dans le cadre de cette expérience ? Le texte que le lecteur parcourt est constitué des notes qui ont été prises pendant l'expérience – ont-elles été retouchées, remaniées ? Nulle préface ne le précise. Le terme « expérience » est proposé dès la première page : « il doit bien avoir quelque chose à chercher, à comprendre là. C'est une expérience répétitive et décousue » (11). La posture scientifique est assumée, revendiquée : « Moi devant le bébé : 'l'entomologiste devant son insecte' » (80). Le bébé et la mère en tant que pourvoyeuse de soin en sont donc l'objet de recherche et l'approche pourrait paraître plus naturaliste que scientifique ce que dément aussitôt l'écrivaine : « J'écris pour définir, pour décrire des ensembles, pour mettre à jour les liens : c'est mathématique » (44). On entendrait presque Francis Ponge dans la *Rage de l'expression* affirmant : « Pour moi je suis de plus en plus convaincu que mon affaire est plus scientifique que poétique. Il s'agit d'aboutir à des formules claires » (171).

Quelle méthode est donc mise en œuvre ? C'est avant tout une expérience sensitive : ce sont les sens qui sont sollicités et il s'agit de noter tout ce qui, émanant du bébé, *tombe sous les sens*. Marie Darrieussecq sent, renifle, elle hume le lait comme « la merde » qui « prend des plumeaux nouvelles » (187) lorsque le bébé découvre la viande et le poisson.

Elle écoute le moindre de ses bruits mais plus encore ses silences. Elle le touche, le tâte, le caresse jusqu'à en éprouver des vertiges incestueux. Mais, surtout, elle l'observe, c'est là la base de sa méthode : l'observation. La récurrence du verbe « regarder », entre l'observation et la contemplation, est significative à ce sujet : « Le regarder toujours, c'était comme le toucher, c'était faire qu'il continue à respirer » (42). Mais cette observation peut aussi avoir lieu par le truchement de la photo qui fixe le réel et la matérialité :

Je me rappelle mieux les photos du bébé que le bébé lui-même. [...] Alors je peux le voir. Dans son sommeil, je le contemple. À tous les autres moments du temps, il est une présence vive, une irruption ; un achoppement de l'espace qu'il tord, remue, projette, fait éclater. Je vois une lumière étalée et ronde, deux éclats bleus, un rire ; ou une masse violette plissée sur un cri. Ou bien j'entends un halètement, je vois un bec en V ; ou je sens la chaleur, l'odeur de farine et de lait, la viennoiserie de sa chair. (83)

Le regard, dans le récit, est le vecteur principal de sens comme s'il existait un rapport de cause à effet : je regarde, j'observe, je comprends. Le septième chapitre de la *Naissance de la clinique* de Michel Foucault s'intitule « Voir, Savoir ». Il y apporte un certain nombre de remarques et analyses, sur la fonction du regard dans l'observation scientifique : « Le regard qui observe se garde d'intervenir : il est muet et sans geste » (153). Il précise que c'est l'observation qui conduit à l'expérience en reprenant les propos de François-Joseph Double³ : « Il ne faut pas confondre l'observation avec l'expérience ; celle-ci est le résultat ou l'effet ; celle-là le moyen ou la cause ; l'observation conduit naturellement à l'expérience » (154). Pour Darrieussecq, il semble que l'observation soit la cause et le moyen de l'expérience.

Cependant l'expérience serait incomplète avec la seule observation et c'est la restitution de l'observation qui constitue le second pendant expérimental : « Décrire – affirme Foucault – c'est suivre l'ordonnance des manifestations, mais c'est suivre aussi la séquence intelligible de leur genèse : c'est voir et savoir en même temps » (163). L'écriture, dans le récit de maternité de Darrieussecq, est expérimentale puisqu'elle participe de l'expérience, rend compte d'un voir et d'un savoir, et l'idée de « rendre compte » n'est pas sans évoquer le titre de l'ouvrage de Judith Butler, *Giving an Account of Oneself* – traduit en français par *Le Récit de soi* – mais nous y reviendrons. Concluons avec Foucault cette dimension méthodologique :

La description dans la médecine clinique, n'a pas pour sens de mettre le caché ou l'invisible à la portée de ceux qui n'y ont pas accès ; mais de faire parler ce que tout le monde voit sans le voir, et de le faire parler aux seuls qui soient initiés à la vraie parole. Un regard qui écoute et un regard qui parle : l'expérience clinique représente un moment d'équilibre entre la parole et le spectacle. (164–65)

En « faisant parler ce que tout le monde voit sans le voir », Marie Darrieussecq met à nu, fait apparaître le saugrenu de la maternité.

Rita Charon a développé à l'Université Columbia une approche narrative de la médecine ; elle y souligne l'importance du travail d'interprétation et n'hésite pas à comparer le médecin à un artiste en citant Merleau-Ponty : « L'artiste est celui qui fixe et rend accessible aux plus 'humains' des hommes les spectacles dont ils font partie sans le voir » (« Le doute de Cézanne » 19). Le médecin, tout comme le scientifique, rendent visible et accessible, par la description et l'interprétation, ce qui échappe à la compréhension, ce qui ne paraît plus à force d'avoir été trop perçu. C'est ici toute la

3 Sémologue du vingtième siècle.

dimension du langage qui entre en compte dans l'expérience scientifique puisqu'il s'agit de la porter à la langue et, plus particulièrement pour Darrieussecq, d'en tirer une expérience esthétique « comme expérience attentionnelle, émotive et hédonique » (Schaeffer 13) : « Son visage flottant ne s'incarne que dans les émotions. Comme dans les gravures de physiognomonie, il est 'la colère', 'l'étonnement', 'la tristesse' ou 'la joie' ; comme les Arlequins, il est le rire ou la souffrance en deux temps trois mouvements » (84–5). La restitution de l'observation à laquelle s'agrègent des références culturelles, fait du bébé un personnage de la *Commedia dell'arte* jusque dans le rythme de la phrase où l'on voit se dessiner et tressauter un pantin animé.

L'écrivaine, ce témoin modeste et précaire

C'est pourquoi si l'écriture participe de l'expérience scientifique, dans un renversement on peut aussi affirmer que le processus expérimental participe de l'écriture. En effet pour revenir à l'ouvrage précédemment cité de Butler, *Giving an Account of Oneself*, *Le Bébé* relève d'un récit de soi. C'est une pratique d'écriture que l'on peut rapprocher des *hupomnemata* auxquelles s'intéresse Foucault dans ses derniers travaux au Collège de France sur les pratiques de soi antiques : il s'agit d'« un livre de vie, d'un guide de conduite » où l'on « consignait des citations, des fragments d'ouvrages, des exemples et des actions dont on avait été témoin ou dont on avait lu le récit, des réflexions ou des raisonnements qu'on avait entendus ou qui étaient venus à l'esprit » (« L'écriture de soi » 418). Darrieussecq se soumet, comme elle le précise, à une ascèse, un exercice de soi, après avoir défini une technique d'écriture : « tous ces éléments sont une sorte de reportage auquel je me suis astreinte » (83). L'expérience scientifique participe donc d'un dispositif d'écriture extime qui favorise une oblicité de l'écriture pour éviter de ne parler que de soi : c'est un processus que Jean-François Louette, après Serge Doubrovsky, caractérise, par le jeu de mot, d'« altérophile » (xxvii), fuyant l'égotisme.

Cependant, si le dispositif d'écriture relève d'une approche expérimentale et scientifique comme on a pu le voir, il n'en demeure pas moins que le texte est aussi ouvert à des références littéraires, cinématographiques ou musicales : Michel de Montaigne (47), Toni Morrison (49), James Joyce, Rainer Maria Rilke et Léon Tolstoï mais encore Nathalie Sarraute, Virginia Woolf et Marguerite Duras (51) ; alors qu'elle rapporte que le « père du Bébé » fredonne un titre de MC Solaar (80), quelques lignes plus loin, elle se remémore « une scène du *Troisième homme* » (81). En convoquant ainsi ses pairs en littérature, Darrieussecq fait de l'écriture du *Bébé* une écriture hybride, un texte fragmentaire et disparate. Cette hybridité de l'écriture est à souligner car en s'attelant à un personnage comme le bébé, Darrieussecq n'est pas sans savoir qu'elle se confronte à la question du langage et de la langue : « je ne vois pas ce qui sépare mon petit des petits animaux, à part le langage » (72). Ce récit est donc aussi, en filigrane, une réflexion sur le langage et sur la fonction esthétique et politique de l'accès au langage à partir de la question des limites. Deleuze, dans l'*Abécédaire*, soutient qu'« Écrire c'est pousser le langage jusqu'à une certaine limite, limite qui sépare le langage du silence, limite qui sépare le langage de la musique, mais encore limite qui sépare le langage de l'animalité, du cri » (20^e 44). Marie Darrieussecq, nous l'avons vu, ne cherche pas à faire parler le bébé, elle ne parle pas « à la place » du bébé. Néanmoins, elle parle à l'intention du bébé en tâchant de rendre compte de l'expression, du matériau expressif dont il dispose. Par la disparité et l'hybridité de l'écriture, elle parvient à nous donner à vivre une expérience du couple mère-bébé en prenant en compte la nécessaire fracture linguistique qui les sépare. C'est en cela aussi que l'écriture du *Bébé* est une écriture expérimentale car elle dessine une voie à la lisière de la langue et du langage du nourrisson.

Enfin, je voudrais conclure sur la place de l'écrivaine dans ce texte en l'appréhendant à partir de la notion scientifique du « témoin modeste ». Steven Shapin et Simon Schaffer définissent le témoin modeste dans *Leviathan and the Air-Pump* : Hobbes, Boyle and the

Experimental Life, comme un homme invisible ne laissant aucune trace subjective dans le récit de l'expérience scientifique qu'il donne, et appartenant à une « culture de la non-culture » (Haraway 310). Donna Haraway s'empare de cette notion en mettant en évidence le fait qu'elle correspond à « un idéal type (héroïque et moderne) du mode d'agir masculin dans le domaine de l'esprit » (318). Elle emprunte à Sandra Harding le principe d'« objectivité forte » afin de faire du « témoin modeste » dans les récits de science, un témoin situé, et ce même si la localisation demeure « partielle » (325). Cette transparence intentionnelle n'est en l'occurrence qu'une construction qui contribue à caractériser un *éthos* masculin par défaut, pour l'écrivaine ; elle en donne ainsi une représentation politique implicite et devient problématique dès lors qu'elle touche au discours des subalternes relayé par la voix des intellectuels. Non seulement le « témoin modeste » prétend à une transparence *nécessairement* opaque, mais la voix du subalterne disparaît derrière une voix majoritaire que le témoin modeste incarne malgré lui : on assiste en quelque sorte à une occultation involontaire de l'invisibilité du subalterne. Dans le récit du *Bébé*, on ne peut considérer la narratrice comme étant pleinement un témoin modeste car la voix qui perce est bien celle d'une mère dans laquelle se manifestent ses affects. Aussi serait-il plus adapté, après avoir mis en évidence le travail de l'écriture, de penser la présence de l'écrivaine dans le texte au croisement du « témoin modeste » et du « témoin précaire », que Guillaume le Blanc dans *L'Insurrection des vies minuscules* caractérise ainsi : « Être témoin précaire, ce n'est pas être inactif mais c'est bien être situé dans un régime d'actes minoritaires qui est sans effet sur les rives majoritaires qui forment le cours du monde. La visibilité du témoin précaire procède de ce défaut de participation » (152). Si en tant que témoin modeste, Darrieussecq fait de l'écriture de la maternité une expérience scientifique, en endossant l'*éthos* de témoin précaire, sa prise de parole devient politique car littéraire : le récit de son expérience singulière est porté par un devenir-minoritaire « comme devenir potentiel et créé, créatif » (Deleuze et Guattari 134), devenir politique car émanant de la création littéraire.

L'*éthos* de l'écrivaine, dans le récit du *Bébé*, se définit donc davantage sur un terrain politique et éthique que sur celui des sciences comme on aurait pu le penser dans un premier temps. Il s'agit de développer, pour Darrieussecq, par la pratique de l'écriture de soi, un devenir-responsable aussi bien à un niveau personnel, éthique, en tant que mère face à son enfant, que politique en tant qu'écrivaine face au bébé comme voix mineure. En paraphrasant Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux*, nous pourrions conclure que Marie Darrieussecq, en tant qu'écrivaine, est « une sorcière » parce qu'elle a vu le Bébé « comme la seule population devant laquelle [elle] est responsable en droit » (294).

TELEM, Université Bordeaux-Montaigne

OUVRAGES CITÉS

- Bégout, Bruce. *La Découverte du quotidien*. Paris : Allia, 2005. Imprimé.
 Bernard, Claude. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Flammarion, [1865] 2013. Imprimé.
 Butler, Judith. *Le Récit de soi*. Trad. Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier. Paris : PUF, [2003] 2007. Imprimé.
 Canguilhem, Georges. *Le Normal et le pathologique*. Paris : PUF, 2013. Imprimé.
 Centre national des ressources textuelles et lexicales. < <http://www.cnrtl.fr/> >. (Dernière consultation 06 juillet 2018). Web.
 Charon, Rita. *Médecine narrative. Rendre hommage aux histoires des maladies*. Trad. Anne Fourreau. Aniches : Sipayat, 2015. Imprimé.
 Chevreul, Michel-Eugène. Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général et sur la définition du « fait » : relativement aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, etc. Paris : Garnier Frères, 1856.

- Darrieussecq, Marie. *Le Bébé*. Paris : P.O.L, 2002. Imprimé.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari. *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*. Paris : Minuit, 1980. Imprimé.
- Deleuze, Gilles et Claire Parnet. *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*. Réal. Pierre-André Boutang. Paris : Montparnasse, 2004. 453 min. Vidéo.
- Diet, Allan. « En boucle. Une fin pour un (re)commencement : le malaise circulaire de Paludes d'André Gide, de *La Chute* d'Albert Camus, de *La Confrontation* de Louis Guilloux ». *Fabula / Les colloques*, Le début et la fin. Roman, théâtre, B.D., cinéma. 30 octobre 2007. < <http://www.fabula.org/colloques/document725.php> >. (Dernière consultation 29 juin 2018). Web.
- Ernaux, Annie. *La Femme gelée*. Paris : Gallimard, 1981. Imprimé.
- Foucault, Michel. *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*. Paris : PUF, [1963] 2009. Imprimé.
- . « L'écriture de soi », *Dits et écrits*, tome 4. Paris : Gallimard, 1994. 415–31. Imprimé.
- Galichon, Isabelle. *Le Récit de soi. Une pratique éthique d'émancipation*. Paris : L'Harmattan, 2017. Imprimé.
- Haraway, Donna. *Le Manifeste Cyborg et autres essais*. Trad. Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan. Paris : Exils, 2007. Imprimé.
- Le Blanc, Guillaume. *L'Insurrection des vies minuscules*. Paris : Bayard, 2014. Imprimé.
- Louette, Jean-François. « La main extime de Sartre ». *Sartre Les Mots et autres écrits autobiographiques*. Dir. Jean-François Louette. Paris : Gallimard « La Pléiade », 2011. xi-liii. Imprimé.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, 1945. Imprimé.
- . « Le doute de Cézanne ». *Paul Cézanne*, Paris : Réunion des musées nationaux, [1945] 2006. 7–23. Imprimé.
- Ponge, Francis. *Rage de l'expression*. Paris : Gallimard, 1976. Imprimé.
- Schaeffer, Jean-Marie. *L'Expérience esthétique*. Paris : Gallimard, 2015. Imprimé.
- Schaffer, Simon et Steven Shapin. *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*. Trad. Thierry Piélat. Paris : La Découverte, [1985] 1993. Imprimé.
- Worms, Frédéric. « Les deux concepts du soin. Vie, médecine, relations morales ». *Esprit* (2006) : 141–57. Imprimé.